



DANS CE MONDE ET DANS L'AUTRE !

... Malheur, hélas ! à qui n'a aimé que des corps, des formes, des apparences ! La mort lui ôtera tout.

VICTOR HUGO.

Le vent soufflait avec rage, fouettant les vitres en y amoncelant la neige, ou l'éparpillant, au gré de ses rafales, et portant au loin, dans la nuit, sa plainte impétueuse.

A cette heure et par cette tempête, la solitude devait troubler les esprits les plus calmes : une femme était seule, pourtant, qui paraissait trop jeune pour être abandonnée à son foyer. Mais elle semblait ne prêter aucune attention au bruit de la tourmente.

Assise à son bureau, le front dans la main, elle feuilletait d'un geste de lassitude extrême le livre à serrure ouvert devant elle. Sans doute, elle cherchait à revivre les impressions exquises de sa jeunesse.

Pour évoquer le fantôme d'amour, Jeanne de Saultieu avait choisi ce soir, dans la pièce élégante et austère qu'elle occupait, la place habituelle de son mari : rien n'y était changé, comme si l'absent devait venir s'asseoir bientôt devant ce même bureau, où tant de fois Jeanne était venue le trouver, sous un prétexte quelconque, pour entendre sa voix grave et douce, pour voir le regard profond qu'il attachait sur elle et dont elle croyait ne pouvoir être privée un seul jour sans mourir.

Mais est-ce qu'on peut mourir de douleur, puisqu'elle est seule maintenant à repasser dans la mémoire de son cœur les plus doux instants de sa vie ? Quand donc les avait-elle vécues, ces heures éblouissantes ? Pourquoi cette tombe sous les fleurs ?...

Ah ! l'affreux rêve !... Pour en chasser l'obsession, Jeanne avait levé la tête et son regard cherchait le portrait qu'éclairait, au-dessus du bureau, une lampe murale. Une larme glissait lentement sur le livre à serrure, larme d'amour, larme sacrée, que l'absent vit peut-être, car le visage de la jeune femme, si désolé tout à l'heure, s'illumina d'un sourire...

Elle n'était plus seule à présent.

Une vision lui était apparue : sa vie de femme mariée venait de l'emporter sur les ailes du rêve... loin, bien loin, au-delà de la cruelle réalité et, pour un moment, elle oublia sa douloureuse solitude.

Alors, vite elle tourna les pages ; elle venait, sans doute, de retrouver un souvenir charmant, car un éclair de gaieté passa dans ses yeux ; mais, tout à coup, comme si sa main se paralysait, elle retint le feuillet entre ses doigts, — une date, à côté d'un lis, avait arrêté son regard, — et, de nouveau, les larmes roulèrent sur les joues pâlies de la pauvre Jeanne. Elle se souvint d'avoir porté une gerbe de ces fleurs sur la tombe de son mari et de l'avoir comparé, lui aussi, dans sa haute taille un peu délicate, à un grand lis brisé par la tempête.

II

Restée veuve à trente ans, la comtesse Jeanne s'était retirée du monde, afin de mettre son deuil à l'abri des commentaires, et, de toutes ses relations mondaines, elle n'avait conservé que peu d'amis.

Parmi ceux-ci, Maurice de Courtrai, camarade d'enfance de son mari, lui avait donné tant de preuves de respectueux dévouement, que la jeune femme lui accordait toute sa confiance. On l'eût bien étonnée, d'ailleurs, en lui disant qu'elle était trop jeune pour n'avoir plus rien à redouter de l'amour des hommes et même de Maurice, quoiqu'il ne lui témoignât qu'une loyale amitié.

Aveuglée par la douleur, Jeanne n'avait jamais pensé qu'il pût y avoir un danger pour son ami, autant que pour elle, dans cette amitié avec un homme de trente-cinq ans. Elle en était fière, au contraire, car elle y voyait un hommage rendu à sa pureté et croyait que Maurice ne cherchait en elle que l'amie !

Elle ignorait surtout qu'il se fut passionnément épris d'elle avant son mariage.

Jeanne était veuve à présent et Maurice se reprenait à espérer, — pourtant, il savait qu'elle ne se laisserait pas facilement toucher, — et il comptait principalement, pour gagner sa cause, sur la reconnaissance qu'il voulait obtenir, à force de dévouement.

Il attendait donc, le plus patiemment qu'il pouvait, que le temps fit son œuvre, car, — comme la plupart des hommes, — il ne croyait pas à l'amour impérissable et il ne se souvenait pas (heureusement pour lui) d'avoir connu de femme qui, restée veuve et sans enfant, au début de la vie, n'eût demandé à une seconde union la consolation d'un chaste veuvage.

En cela, Maurice jugeait mal son amie, ou plutôt il n'avait pas parfaitement compris la nature de son amour pour Jeanne de Saultieu.

III

Mariée plus tard que la généralité de ses contemporaines, Jeanne avait eu le temps de se faire du mariage un idéal si élevé, qu'elle était fort risquée de n'épouser aucun des hommes auxquels elle avait plu, lorsqu'elle rencontra, chez une parente qu'elle accompagnait à Nice, le comte Jacques de Saultieu, et, dès cet instant, elle avait aimé avec toute l'ardeur dont sa nature enthousiaste était capable.

Il était beau, jeune, séduisant, d'une grâce charmante et "généreux jusqu'à la folie," disaient ses amis ; aussi, loin de s'accorder les qualités physiques et morales auxquelles pouvait prétendre Jacques de Saultieu, la jeune fille avait caché son amour comme un trésor qu'elle seule devait connaître, et elle se disposait à repartir sans avoir livré son secret, lorsqu'un soir, peu de temps après leur première rencontre, le comte lui avait offert son amour :

— Pour cette vie et pour l'autre ! avait-il dit.

Jeanne s'était mariée sans hésitation, sûr que le mari qu'elle acceptait était digne de son immense amour... et elle avait été heureuse au-delà de ses rêves les plus extravagants.

Il l'avait aimé comme aiment rarement les hommes, mêlant à son amour tant de respect, tant de délicatesse exquise, que la jeune femme avait senti son âme grandir et se purifier, en quelque sorte, au contact de cet amour à peine terrestre.

Elle s'était laissée aller à l'extase d'un si grand bonheur, sans pressentiment du coup cruel qui devait le détruire et, lorsqu'elle se vit subitement arracher par la maladie le mari qu'elle adorait, Jeanne avait renouvelé à son lit de mort le serment d'être à lui toujours : " Dans ce monde et dans l'autre ! "

Trois années s'étaient écoulées depuis ce jour affreux et, puisant dans sa foi ardente le courage de se résigner à l'irréparable malheur, Jeanne avait fait à son amour un sanctuaire où elle n'admettait personne, pas même son meilleur ami, Maurice de Courtrai.

C'était pour lui, du reste, éperdument épris comme il l'était de la jeune veuve, la seule excuse de croire que sa douleur, en s'apaisant, devait diminuer. Nous n'admettons pas volontiers qu'il y ait des femmes résolues à mourir plutôt que changer d'amour !

IV

C'était l'anniversaire du mariage de Jeanne !

Elle avait empli, ce soir, de violettes de Parme, les vases de son salon : elle adorait ces fleurs, car pendant ses fiançailles, à Nice, le comte de Saultieu l'en avait comblée, lui en envoyant chaque matin des corbeilles. Elle s'était grisée alors du parfum des violettes, et chaque année, à la même date, elle en ornait les portraits de son mari... et le sien, n'ayant pas songé à les séparer.

Tout d'un coup, il semblait à Jeanne que quel-

qu'un traversait la pièce voisine ; mais à cette heure, elle ne risquait pas d'être troublée dans sa solitude : du reste elle avait eu soin de défendre sa porte.

Elle posa la main sur son front brûlant pour en effacer le pli douloureux qui s'y était creusé, et elle se disposait à reprendre sa lecture, lorsqu'une voix chaude et vibrante dit, tout près d'elle :

— Vous ne m'attendiez pas à cette heure et en ce jour, n'est-ce pas ? Pardonnez-moi d'avoir forcé la consigne, mais je repars... demain, peut-être, et je désirais tant vous prouver encore que rien de ce qui vous touche ne m'est étranger, et que je n'oublie pas... pas plus que vous, pauvre amie !

Jeanne s'était levée avec effort et, tendant la main à Maurice de Courtrai, qui venait d'entrer :

— Je ne vous attendais pas, c'est vrai, dit-elle ; mais dois-je vous apprendre encore que vous êtes le seul à qui je ne veuille pas, ce soir, cacher le fond de mon cœur ? Le vent fait un vacarme affreux, et j'aurais eu peur, je crois, si je n'avais été si absorbée par mes pensées. Dites-moi, quel prodige vous amène ? J'ai vu votre mère tout à l'heure : elle ignorait votre arrivée. C'est donc une évasion, à moins que vous ne soyez porteur de quelque gros secret d'État

Et Jeanne s'efforçait de sourire.

— Je n'ai pas encore vu ma mère, répondit Maurice en rougissant violemment. Elle ne m'attendait pas, en effet, car je n'espérais pas moi-même m'échapper de si tôt. Je ne serais pas ici sans cet excellent Gerval, qui s'est laissé fléchir par mon éloquence et a bien voulu reculer son congé de quelques jours, quitte à empiéter plus tard sur le mien... si je le demande : ceci ne dépend pas de moi.

Et il s'arrêta, embarrassé. Puis il reprit presque aussitôt :

— Ah ! nous avons bien besoin, mes violettes et moi, de la bonne chaleur qu'il fait chez vous : elles y retrouveront tout leur parfum et moi ma sérénité, que les brouillards de Londres et la privation de votre amitié ont singulièrement altérée.

Tout en parlant, Maurice avait débarrassé de la couche d'ouate qui la protégeait un bouquet de violettes de Parme, noué simplement d'un cordonnet d'argent, et, déposant son offrande dans les mains de Jeanne :

— Puisse le parfum vous en être agréable, dit-il plus bas, et apporter un soulagement à vos peines ! C'est bien certainement le vœu que fait aussi pour vous celui qui ne désire que votre bonheur sur la terre.

Jeanne prit à pleines mains les fleurs qu'elle aimait et, pour cacher les larmes dont son visage était encore humide, elle le plongea avidement dans les violettes que la tiède atmosphère de la chambre avait réchauffées, et dont la suave odeur s'exhalait doucement. Enfin elle se crut maîtresse de sa voix, et dit :

— Merci ! Que vous êtes bon ! Dieu vous bénira, j'espère !

Ces mots, prononcés simplement, trahissaient tant d'émotion, que Maurice eut de la peine à répondre avec calme :

— Dieu me comble déjà, puisqu'il m'accorde le don si précieux de votre amitié !

Tous deux se turent, mais Maurice, que le sang froid abandonnait en présence de Jeanne, dont la souffrance le torturait, rompit le premier le silence.

Il dit, pour dire quelque chose :

— Mme de Ternès m'a chargé de vous remettre un livre, qu'elle vous recommande à cause de son auteur. Mais je l'ai naturellement oublié à l'hôtel. Oh ! ne le regrettez pas plus qu'il le faut : l'héroïne est un beau monstre moderne ; je sais que vous n'aimerez pas cette lecture.

— Probablement, dit Jeanne. Ce sujet me déplaît ; je m'intéresse peu aux femmes qui ne luttent ni contre la vie ni contre elles-mêmes... et je les plains tant, au contraire, quand elles succombent à la fatalité de leur destinée. Je sens que je juge trop les choses avec partialité ; mais cela tient à ce que je ne marche plus avec le siècle. Mme de Ternès, qui est heureuse, peut se permettre, sans doute, d'étudier en amateur les turpitudes humaines. Pour moi, le découragement me prend en face de tant de mauvais exemples : j'ai comme une terreur que cela puisse devenir une con-